

L'espace d'un instant très bref, il eut un blanc. Il était parfaitement conscient de sa situation présente : il gravissait un escalier sombre et étroit ; l'air était chaud, aigre et confiné ; sa tempe droite était douloureuse. Mais aucune de ces données ne lui fournissait le moindre indice sur le lieu, le moment, ou même sa propre identité.

Il s'arrêta, le souffle court, et une centaine d'escaliers se bousculèrent vaguement dans son souvenir. S'était-il déjà trouvé ici auparavant ? Le décor ne lui était pas inconnu, mais rien ne ressemble plus à un escalier qu'un autre escalier. L'odeur, pourtant, lui rappelait quelque chose. Mais quoi ? Légumes pourris. Ordures à l'abandon. Excréments humains. Il tendit l'oreille et perçut le bourdonnement lointain de la circulation, une toux derrière une porte.

Soudain, une série d'images rapides et floues, surgies de nulle part, lui traversèrent l'esprit. Quelques secondes plus tard, elles avaient disparu, et il n'en conservait aucun souvenir, si ce n'est la vision du visage indistinct et à demi détourné d'une fille aux cheveux foncés. Autant qu'il pût en juger, la fille était jeune et belle, mais il aurait été incapable de dire qui elle était, ni pourquoi elle s'était ainsi présentée à lui. Il était certain de ne l'avoir jamais vue auparavant. Pour une raison ou pour une autre, cependant, la vision de ce visage l'emplit d'une étrange émotion. Une émotion, songea-t-il, qui n'avait pas de nom, à mi-chemin entre l'espoir et la peur.

Un moment, il resta là, le souffle coupé, en suspens, puis une

goutte de transpiration lui coula sur le front, avant de lui picoter l'œil. Il cligna des paupières, et, le temps de fermer et de rouvrir les yeux, tout lui revint.

La réalité. Le présent. Son identité.

Son nom était James Purdew. Il vivait à Amsterdam, dans un appartement qu'il partageait avec sa compagne néerlandaise, Ingrid. Il rentrait de son travail pour se faire un sandwich. C'était l'heure du déjeuner en ce lundi 7 juillet, veille de son trentième anniversaire.

Soulagé, il reprit son ascension. Ce trou de mémoire avait dû être l'affaire de quelques secondes, tout au plus. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu le déclencher – le cerveau momentanément privé d'oxygène ? –, mais il était certain qu'il n'y avait pas là de quoi s'inquiéter.

À mi-course, il entendit un bruit strident, pressant, familier. Il accéléra l'allure, franchissant les marches deux à deux. Il allait atteindre le palier du troisième étage quand il perdit l'équilibre, glissa et sentit un léger craquement. Le bruit était toujours audible, aigu, impérieux. La douleur était insupportable, mais il réussit à gravir les dernières marches, à ouvrir la porte de l'appartement et à se traîner jusqu'au téléphone. Qui, bien entendu, était maintenant silencieux. Il ne percevait plus que l'écho laissé par la sonnerie.

Aujourd'hui encore, il se souvient nettement des trente-neuf secondes qu'il a passées à ramper sur le sol du salon, même si, sur le moment, le temps lui a évidemment semblé beaucoup plus long. Il se rappelle la sueur qui dégoulinait de son front sur le parquet lisse et clair, où elle formait de minuscules flaques bien rondes. Il se rappelle le battement sourd du sang à ses tympans. Et le plafond, étrange et lointain vu depuis le sol. Ou du moins se souvient-il de s'être souvenu de ces détails : les images elles-mêmes s'étaient rapidement estompées, comme elles le font en pareil cas, et il est forcé de les imaginer à nouveau – de les réinventer en quelque sorte – chaque fois qu'il tente de se représenter les événements de ce jour fatidique.

Écouter le répondeur : c'est la première chose qu'il fit en attei-

L'AMNÉSIQUE

gnant le téléphone. Un seul message : un sifflement entrecoupé de parasites et suivi d'un long signal sonore. Il le réécouta, à la recherche d'indices, puis composa le 9293, mais il s'agissait d'un appel masqué. Il effaça le message, non sans un étrange sentiment de culpabilité.

Ce n'est qu'après qu'il appela une ambulance.

I

LE PLÂTRE

Le médecin annonça à James qu'il s'était cassé un petit os à la cheville droite et allait devoir porter un plâtre pendant six semaines. C'était l'été de la canicule. Il faisait si chaud pendant la journée que les tomates dans la jardinière étaient déjà cuites quand il les détachait du plant. James vivait avec les stores baissés et les fenêtres ouvertes, mais il sentait la fournaise peser contre les minces lames de métal gris. Quand par hasard un souffle d'air agitait les stores, on avait l'impression qu'il sortait des profondeurs de l'enfer.

Pendant ces six semaines, il ne s'habilla pratiquement pas : à quoi bon ? Le plus souvent, en dehors d'un boxer-short et de son plâtre, il était nu. Son amie travaillait, il passait donc seul la partie la plus chaude de la journée. Il occupait le fauteuil relax en cuir, qu'il recouvrait d'une serviette pour éponger sa transpiration. Sur le bras gauche, la télécommande de la télévision ; sur le droit, celle de la chaîne stéréo. Le téléphone se trouvait sur la table basse à côté du fauteuil. Il sonnait si rarement qu'il n'arrêtait pas de vérifier qu'il était bien branché.

Il conservait également à portée de main une collection de tapettes à mouches. Lesquelles avaient au moins deux fonctions : une extrémité de l'instrument lui servait à exterminer les insectes volants ; l'autre à gratter la peau morte qui se desquamait sous son plâtre.

Ingrid approvisionnait le réfrigérateur en fruits frais, chocolat, bière et eau minérale, et le freezer en glaçons et en crèmes glacées. Toutes les heures ou presque, James allait en claudiquant se

mettre quelque chose de froid dans la bouche ou sur le front. Pour le reste, c'est à peine s'il bougeait.

Il y avait des quantités de livres dans l'appartement, mais il était incapable de se concentrer. Il avait la tête trop pleine de bruits, une sorte de bourdonnement indistinct. Et plus le silence était grand, plus le bourdonnement s'intensifiait. Pour cette raison même, il laissait toujours quelque chose « en marche » : TV, CD, DVD. Sans parler, bien entendu, du ventilateur. Il eut de la chance : il n'y eut pas de coupures de courant cet été-là. Sans électricité, il serait devenu fou.

James vécut une période cauchemardesque, qui ne fut pourtant pas sans quelques effets secondaires intéressants. Il se sentait tellement coincé, désespéré, accablé d'un tel ennui et d'une telle solitude qu'il fit une chose qu'il n'avait pas faite depuis fort longtemps.

Il se mit à réfléchir.

Le soir, quand tombait un peu de fraîcheur et que les rues retrouvaient l'ombre des grands immeubles, James descendait l'escalier à cloche-pied, précautionneusement agrippé à la rampe. Au cours des deux premières semaines, il reçut le secours d'Ingrid, qui, ses béquilles dans une main, le soutenait de l'autre. Quand elle fut partie, il fut bien obligé de se débrouiller seul.

Lorsque James sortait de l'appartement confiné, l'atmosphère de la rue, toute polluée qu'elle fût, donnait l'impression de respirer l'air des montagnes. Il allait aussi vite et aussi loin qu'il le pouvait. Au début, le simple aller-retour jusqu'au premier canal le laissait perclus et en nage. Mais, au fil des jours, il apprit à avancer en se balançant sur ses béquilles, toujours droit devant lui, obligeant les piétons à s'écarter de son chemin.

Après sa promenade, il se rendait au Harry's Bar, au bout du pâté de maisons. Le serveur lui réservait sa table, qui dominait le canal, et lui apportait une grande chope de bière, un sandwich au jambon, une salade verte, une assiette de frites et un bol de mayonnaise maison. Harry le saluait depuis le bar, et James agi-

L'AMNÉSIQUE

tait la main en retour. Il mangeait, buvait, regardait les touristes, le ciel, le canal. De là où il était, il voyait les miroitements roses, orangés, argentés, dorés, noirs de l'eau... flammes vacillantes dans les ténèbres qui lentement s'amassaient.

Même quand Ingrid et lui se retrouvaient chez Harry, ils parlaient peu. Ingrid avait dit tout ce qu'elle avait à dire, et elle savait que James était sollicité par de nombreuses pensées. Après le premier verre, elle l'embrassait et le quittait pour aller vaquer à ses occupations : cinéma, yoga, cours du soir d'espagnol. Puis, aux environs de minuit, elle passait le chercher et l'aidait à remonter à l'appartement. Opération que, durant les quatre dernières semaines, James fut obligé d'accomplir par ses propres moyens. À ce stade, il était en règle générale passablement ivre, ce qui rendait la chose à la fois plus facile et plus dangereuse.

Même avec les fenêtres ouvertes et le ventilateur poussé au maximum, l'air dans l'appartement était tiède et épais. Ingrid, épuisée par son travail, s'endormait d'ordinaire presque aussitôt, ce qui n'était pas le cas de James. Il restait parfois assis sur le balcon à observer les ivrognes et les prostituées dans Liebestraat. D'autres fois, il écoutait de la musique, équipé de son casque. À moins qu'il ne regardât un film porno à la télé.

James et Ingrid ne firent l'amour que deux fois après la fracture ; les deux fois, ce fut le lendemain matin de l'accident, le jour de son anniversaire. Je me dois de préciser que leur abstinence n'avait rien à voir avec le plâtre. Mais tout à voir avec les pensées qui habitaient James.